

Communication de Monsieur Gilbert Rose



Séance du 5 novembre 2010



Louis-Maurice de La Pierre Intendant de la musique du roi Stanislas

Vous n'ignorez pas que la recherche de la musique à la cour de Lorraine sous les ducs Léopold et Stanislas, depuis longtemps, a suscité en moi un grand intérêt. L'ensemble *Les Instruments Anciens de Lorraine* que j'ai fondé à Nancy en 1949, m'a permis de réaliser mon rêve de découverte, en interprétant, - parmi les premiers -, la musique de Henri Desmarest. Aujourd'hui ce compositeur au talent indéniable, est connu et joué régulièrement de par le monde.

La musique de son successeur Louis-Maurice de La Pierre, quelquefois cité dans certains ouvrages, les auteurs étant d'ailleurs en désaccord total sur ses origines et son âge, cette musique était inconnue. Je crois bien avoir été le premier, à notre époque, à l'exécuter en public.

C'est à l'issue d'un concert donné dans la chapelle du Château de Lunéville, que je fis la connaissance de Robert Parisot, architecte des bâtiments de France à Nancy. Ce dernier m'apprit qu'il descendait par les femmes de Louis-Maurice de La Pierre et qu'il souhaitait vivement que je jouasse les œuvres de son ancêtre. C'est ce que je fis, après les avoir retrouvées à la BN et réalisées. Elles furent interprétées dans toute l'Europe, dont la Pologne, et aux États-Unis jusqu'à la disparition de l'ensemble instrumental que je conduisais alors.

Au décès du duc Léopold le 27 mars 1729, la musique tenait beaucoup moins de place à la cour, qu'au début de son règne. Les deuils ayant marqué sa famille ne prédisposaient pas le souverain aux divertissements. De plus, les finances du duché ne permettaient plus de rétribuer les musiciens, lesquels

partirent les uns après les autres. Le nouveau duc, François III, ancien élève de Desmarest, quitta définitivement ses états après avoir fondé l'Académie de musique. Le surintendant ne participait plus aux rares manifestations musicales encore organisées, laissant son adjoint le violoniste Bonaventure Gille les diriger à sa place. A sa douleur, due au décès de son épouse Marie-Marguerite le 17 août 1727, s'étaient ajoutés les désagréments de l'âge, 76 ans. Aussi Desmarest n'entra-t-il pas au service de Stanislas, comme on peut le lire quelquefois dans les ouvrages de Albert Jacquot.

Comme Léopold, Stanislas aimait beaucoup la musique, et il le prouva dès son arrivée en France. Par la grâce de son royal beau-père, il s'installa à Chambord dès 1725, après la perte de ses espérances électorales en Pologne. Dès son arrivée il s'enquit d'un maître de musique susceptible de le distraire dans son oisiveté forcée. Il eut l'embaras du choix car la nouvelle se répandit à Versailles et à Saint-Germain, et un grand nombre de musiciens, la plupart sans emploi et sans talent avéré, se présentèrent à lui. Pourquoi choisit-il Louis-Maurice de La Pierre ? Je l'ignore.

Le nom n'était pas inconnu à la cour de France, un de La Pierre, comédien, chanteur et danseur, figurait dans les distributions des pièces de Molière et Lully données à Versailles, Saint-Germain-en-Laye et, déjà, à Chambord, sous le règne de Louis XIV. Il appartint quelque temps à la Bande des violons du roi. C'était le grand-père de notre musicien.

Son père, Maurice de La Pierre, était gentilhomme de la vénerie du roi. Quelle ascension sociale, allez-vous penser. Non pas. Ce titre pompeux était simplement le troisième grade, dans la vénerie, après ceux de lieutenant et sous-lieutenant, mais avant les emplois de valet de limier, valet de chiens à cheval et valet de chiens ordinaire. Tout ce beau monde était sous les ordres du Grand Veneur (titre honorifique), Charles-Maximilien de Belleforière, marquis de Seyecourt et de son adjoint, capitaine des chasses et garde de la vénerie, Claude Michelet, en réalité le véritable patron.

Maurice de La Pierre épousa Anne Fernon, née à Versailles en 1676, fille d'un ami de son propre père, également musicien, comédien et chanteur dans la troupe Molière-Lully. En réalité il y avait deux Fernon, Nicolas l'aîné et Louis le cadet, tous deux pages de la musique du roi. On les trouve également dans la distribution des ouvrages lyriques donnés à la cour, comme La Pierre. Anne était la fille du cadet, Louis. L'aîné, Nicolas eut un fils de Jeanne Guillemin, nommé Louis, ordinaire de la musique du roi, qui devint abbé et chapelain de Notre-Dame de Lantenac en Bretagne, après avoir été marié. Il fut le parrain de Louis-Maurice (désigné par erreur sur l'acte de baptême comme oncle, alors qu'il était cousin issu de germain), la marraine étant Marie-Anne de La Pierre, sœur de Maurice, donc tante de notre musicien.

Ce baptême se déroula le jour même de la naissance de Louis-Maurice, le 7 février 1697, en l'église Notre-Dame de Versailles, donné par le père François Hébert, de la Congrégation de la Mission, remplissant les fonctions curiales de la paroisse. Ce dernier deviendra évêque d'Agen en 1703.

Issu d'une famille vivant dans et par la musique, le jeune Louis-Maurice eut sans doute autant de maîtres qu'il avait d'oncles et tantes et finit par devenir page de la musique du roi comme son grand-père Fernon. Ce dernier avait vainement concouru pour une place de sous-maître de la Chapelle en avril 1683. Il fut battu par ceux qui vont devenir les professeurs de son petit-fils, Guillaume Minoret et Michel-Richard de Lalande. A l'issue de sa formation, Louis-Maurice devint ordinaire de la musique du roi, musicien mineur, sans brevet particulier, ce qui fait qu'il était employé indifféremment, selon les besoins, aussi bien à la Chapelle, à la Chambre ou à l'Ecurie. Vous comprenez pourquoi, chers confrères, devant un avenir aussi peu prometteur, le jeune homme se précipita-t-il à Chambord en 1725, se mettre au service de Stanislas.

D'un naturel plutôt curieux, j'ai voulu en savoir davantage sur cette famille La Pierre, et je n'ai pas été déçu. Le plus ancien que j'ai trouvé ne pratiquait apparemment pas la musique, je l'ai néanmoins retenu pour son prénom qui reviendra souvent au cours des générations. Il s'agit de Guillaume de La Pierre, qui signa, au nom de son souverain le roi Philippe-Auguste, des conventions de bonne entente avec les musulmans, le 5 décembre 1207, dans Saint-Jean-d'Acre redevenue chrétienne depuis 16 ans.

C'est en Avignon que se situe le berceau de la famille, avec deux frères, Philippe et Jacques de La Pierre, baladins, danseurs et joueurs de violon, cet instrument nouveau venu de Crémone, utilisé pour faire danser^[1]. Sur la paroisse Saint-Didier, j'ai trouvé un grand nombre d'actes de mariages et de baptêmes dans cette famille, dont le plus anciens date du 5 décembre 1556. Je n'ai pu établir les filiations entre frères et cousins, certains prénoms revenant fréquemment, devant les difficultés de lecture de ces actes, mais la mention «joueur de violon» m'a guidé pendant cette recherche. La troupe familiale se produisit exclusivement dans le Contat durant environ cinquante années.

Plus entreprenants, leurs descendants les frères Paul et Pierre de La Pierre, à la tête d'une troupe importante de danseurs et joueurs de violon, organisèrent des tournées, d'abord dans les environs, puis, s'enthousiasmant, dans des régions plus éloignées. Né en Avignon le 5 janvier 1612, Paul est mort à Turin en 1689, sans doute le 15 septembre. Pierre est né en 1613 et mort en 1657. La renommée de leur troupe se répandit dans tout le Midi, mais également en Savoie et en Espagne.

La première ville où j'ai retrouvé Paul et Pierre est Dijon en 1640. Ils étaient associés au chef d'une bande comique, nommé Charles La Hoche ou La Roque, forte d'une dizaine d'artistes, et soutenue par le père et l'oncle de Bossuet. Ce joli monde interpréta le « Ballet des Pourceaux des Adresses », dans lequel dansa le duc d'Enghien, devant le prince de Condé. Ce dernier, Armand de Bourbon, s'attacha le talent des La Pierre qui le suivirent partout où il séjournait, à commencer par son château de Bourbon, quelques mois après Dijon. Le maréchal Charles de Schomberg, gouverneur du Languedoc, prit également la troupe des La Pierre sous sa protection au moins jusqu'en 1644, date à laquelle il fut nommé gouverneur de Metz et des Trois-Evêchés. C'est lui qui fit construire dans l'Hôtel de Ville de Narbonne une galerie demandée par La Pierre, pour que le public y fut « moins pressé »^[2].

On retrouvera tout naturellement la troupe des La Pierre en 1642 à Béziers, lors de la session des Etats du Languedoc. La même année et la suivante, ils se produisirent à Montfrin, Nîmes et Narbonne, pour se fixer dans cette dernière ville durant l'année 1645. De 1646 à 1651, les chariots des La Pierre se fixèrent à Pézenas, toujours sous la protection du duc de Bourbon. Partant de cette base, ils allèrent jouer à Albi en 1647, où se produisait aussi la troupe de Molière. Une deuxième rencontre entre les baladins eut lieu à Pézenas en 1649, mais les deux compagnies jouaient séparément^[3]. C'est le 3 juillet 1648, que Paul de La Pierre fut nommé maître à danser de l'Académie Royale de Montpellier par acte notarial^[4].

Enfin de 1653 à 1655, les La Pierre se produisirent à Montpellier, et pour la première fois, les artistes se mêlèrent à ceux de Molière en 1654, dans le « Ballet des Incompatibles ». Ce fut le début d'une collaboration intensive entre les deux compagnies. En effet, Molière avait souvent besoin de danseurs et de musiciens, que les bateleurs lui fournirent aisément. A nouveau, les Etats du Languedoc se réunirent à Béziers en 1657, avec, en vedettes, les deux troupes fusionnées.

En avril de cette année, Paul de La Pierre, attristé par la mort de son frère Pierre, décida de quitter la troupe de Molière et de reprendre sa liberté. Il partit donc pour Avignon, suivi de son fils aîné Guillaume et d'une partie de ses artistes. Par contre, son second fils Joachim choisit de rester avec les comédiens, ainsi que son neveu Pierre II et quelques joueurs de violon. Lorsqu'en 1658 Molière décida de rentrer à Paris, Pierre et son épouse acceptèrent de le suivre, abandonnant la direction de la troupe à Joachim. Celui-ci poursuivit les tournées régionales avec sa compagne la danseuse Marie Tourtoullesse et de nouveaux joueurs de violon comme Antoine Gelly, Jacques Caussade et les frères Gazan.

Paul entreprit de se produire dans une région non encore explorée, Toulon, Antibes, Nice, Monaco. Il y fut remarqué par le comte Philippe d'Aglié, surin-

tendant des plaisirs de la cour de Savoie. En 1662, il fut sollicité par la régente du duché pour occuper la charge de Maître à danser à la cour de Charles-Emmanuel II^[5]. Il partit alors pour Turin, en compagnie de son fils aîné Guillaume I, de l'épouse et d'une soeur de ce dernier, toutes deux danseuses, ainsi que de son petit-fils Guillaume II. Paul termina sa carrière en Savoie, son fils Guillaume lui succédant jusqu'à l'arrivée dans le duché, devenu royaume de Sardaigne, du claveciniste Marc-Roger Normand, fils d'Elisabeth Couperin, donc cousin de François, qui se faisait appelé le Couperin de Savoie. Celui-ci épousa en 1725, Jeanne-Constance de La Pierre, fille de Guillaume II. Dans un recueil de 57 manuscrits pour clavecin recueillis par Marc-Roger Normand, et redécouvert en 1998, on trouve 17 petites pièces de Paul et Guillaume de La Pierre^[6].

L'arrivée à Paris de Pierre de La Pierre ne fut pas une réussite, tout au moins au début. Certes, il continuait à jouer dans les œuvres de Molière, surtout des rôles de danseur et de pitre, assumant plusieurs personnages dans chaque pièce, mais il était très faiblement rémunéré, surtout au Marais. Dès 1661, à Versailles, au Palais Royal ou à Saint-Germain, il joua dans « L'Impatience », « Les Saisons », puis de 1662 à 1666, « Le Ballet des Arts », « Les Amours déguisés », « La Naissance de Vénus », « Le Ballet des Muses » en compagnie de Lully. Enfin dans les grandes œuvres de Molière jusqu'en 1773.

Durant ces années il devint l'ami des frères Fernon, lesquels assumaient des rôles plus nobles, étant pages de la musique du roi. Mais il fréquenta également certains personnages importants de la cour, qui dansaient avec le roi dans plusieurs ballets. C'est ainsi qu'il rencontra Godefroy-Maurice de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, Grand Chambellan de France, lequel l'engagea comme domestique en son château d'Evreux. C'est dans cette ville que son épouse Barbe Pillot mit au monde, le 15 janvier 1669, un fils qui reçut le prénom du duc, Maurice. Ce dernier ne devint pas saltimbanque comme son père, sans doute grâce à la protection du quatrième fils de son maître, Louis-Henri de la Tour d'Auvergne, comte d'Evreux, de dix ans son cadet, qui obtint du Régent la Capitainerie des Chasses de Monceaux. Voilà certainement la raison pour laquelle Maurice de La Pierre devint gentilhomme de la Venerie.

Quant à son père Pierre, il mourut à Rouen en 1688, au moment où il venait de racheter le privilège d'exploitation de l'Académie royale de musique de la ville, mis en vente par la veuve de Lully Madeleine Lambert et son fils aîné Jean-Louis. Ce fut Bernard Vaultier qui obtint ce privilège le 15 septembre 1688.

Il serait temps de revenir au fils de Maurice, Louis-Maurice de La Pierre, que nous avons laissé à Chambord, au service du roi Stanislas ; Chambord où ses grands-pères avait créé « Monsieur de Pourceaugnac » le 6 octobre 1669. Il y vécut durant quelques années d'une activité agréable, au cours de laquelle il

put développer des initiatives artistiques plaisantes et originales, utilisant les services de ses anciens camarades musiciens et chanteurs de la cour. Hélas pour lui, son maître Stanislas, élu à nouveau au trône de Pologne, partit conquérir vainement son royaume. Après des péripéties que je ne souhaite pas rappeler aujourd'hui, Stanislas revint en France et s'installa cette fois à Meudon en 1735. Considérant son nouvel état de proscrit comme définitif, Stanislas souhaita organiser sa maison, surtout sa musique, avec un soin plus méticuleux qu'à Chambord. Les musiciens engagés par Louis-Maurice n'étaient pas parmi les meilleurs, le château étant trop éloigné de Versailles (170 km.) pour y attirer les instrumentistes de talent. Meudon n'étant qu'à dix km. de la cour, on pouvait espérer y voir représenter les mêmes spectacles qu'à Versailles.

Stanislas reprit La Pierre à son service, mais il engagea également un artiste beaucoup plus talentueux et célèbre que lui, Jean-Baptiste Anet. Virtuose du violon, Anet, âgé de 59 ans, avait déjà effectué une brillante carrière à Paris et à Versailles, que la proximité de Meudon lui permit de poursuivre. Il était à l'apogée de sa gloire et on peut être surpris de le voir accepter une charge qui n'apportait rien de plus à sa réputation et à sa renommée. La surprise devint stupéfaction lorsqu'on le vit suivre Stanislas à Nancy, abandonnant les honneurs dus à son immense talent. C'est un des mystères de l'Histoire que personne jusqu'à ce jour n'a pu élucider. Car contrairement à une autre grossière erreur de Jacquot, Anet n'eut jamais d'autre titre en Lorraine que celui d'ordinaire de la musique jusqu'à son décès survenu à Lunéville le 14 août 1755, âgé de 79 ans et après un séjour en Lorraine de 18 années.

J'ai réfléchi à une possible explication de cette attitude pour le moins surprenante, et suis parvenu à la conclusion suivante : Anet se produisait souvent avec le Savoyard Jean-Pierre Guignon, de 20 ans son cadet, et si leurs jeux étaient souvent comparés sur le style, ils ne l'étaient pas sur la virtuosité. Cette situation pouvait-elle durer encore longtemps ? Un autre virtuose, de plus meilleurs compositeur, Jacques Aubert, apparaît à la Cour, ainsi que Jean-Marie Leclerc, sans doute le plus dangereux. Tous trois ont intégré la musique du roi de 1728 à 1733, alors que Anet y était soliste depuis 1715. Enfin les quatre violonistes se retrouvèrent à égalité dans le même orchestre, le Concert Spirituel créé en 1725.

Je suppose que Baptiste a préféré disparaître avant que l'on remarque un signe de faiblesse dans sa technique, avant une déchéance due à l'âge, qu'il n'aurait peut-être pas supporté. C'est donc avec opportunité qu'il saisit l'occasion que lui offrit alors Stanislas, en laissant à Versailles une réputation intacte. Son désir de rester dans l'ombre à la Cour de Lorraine vient consolider cette thèse.

J'ai relevé au bureau de la conservation des hypothèques de Nancy en date du 18 janvier 1787, une inscription pour 240 livres de France effectuée par le tuteur de Anne-Marie Anet dite Baptiste, comme on surnommait déjà le violoniste, demeurant à Nancy. Il s'agit sans aucun doute de sa fille, âgée et mise sous tutelle. Lorsqu'il est décédé, Anet demeurait à Lunéville, seul, dans une simple chambre louée à un chaudronnier de la ville, et l'inventaire de ses maigres biens ne prouvait pas l'opulence. On sait néanmoins qu'il avait épousé Marie-Louise Mignon en 1716 à Versailles.

Le nouveau duc de Lorraine, dès son arrivée à Nancy, chargea Anet du recrutement de musiciens pour reconstituer un orchestre digne de son rang. Ce fut chose aisée pour notre virtuose qui connaissait tous les artistes susceptibles d'accepter un tel engagement et d'y satisfaire grâce à leur talent. Il fut aidé en cela par Bonaventure Gille, toujours directeur de la musique du duché, encore pour quelques mois. L'effectif fut assez modeste au début du règne. Il se composait de 7 chanteuses, 2 haute-contres, 3 haute-tailles, 4 basse-tailles, auxquels s'ajoutaient 10 violons, 2 hautbois, 5 basses de violon, 2 bassons, un cor de chasse et un luth. On remarque qu'il n'y avait pas de flûte alors que Stanislas jouait fort bien de cet instrument. Mais très vite, le nombre des musiciens augmenta et tous les pupitres furent représentés. J'ai pu établir la liste de 60 instrumentistes et d'une trentaine d'artistes lyriques, grâce aux Archives départementales.

Lorsque les premiers éléments d'une renaissance de la musique à Nancy puis très vite à Lunéville furent réunis, Stanislas nomma Louis-Maurice de La Pierre intendant de la musique du duché de Lorraine. Il avait 40 ans, et le restera jusqu'à son décès en 1755.

Dès qu'il fut établi dans sa nouvelle charge, La Pierre s'empressa de rendre visite à son prédécesseur Henry Desmarest à son domicile de Lunéville. En effet, depuis la mort de Léopold, Desmarest avait vendu sa maison de la Carrière et s'était réfugié dans un appartement confortable à Lunéville où vint le rejoindre sa fille Elisabeth-Madeleine. La Pierre voua une admiration aveugle à Desmarest, au point d'imiter le chiffre harmonique de ce dernier dans toutes ses œuvres, ignorant les innovations intervenues dans la composition musicale en France grâce à Rameau et Gluck. C'est la raison pour laquelle sa musique paraît démodée, alors que La Pierre était un excellent mélodiste.

La Pierre ne perdit pas de temps et organisa rapidement son institution. Tout d'abord il fallut remplacer Bonaventure Gille, directeur de la musique depuis 1730, qui rejoignit François III en Toscane. Il nomma à ce poste le Belge Corneil Vanheelen, rare virtuose de l'alto à cette époque, qui fit souche à Nancy, où il maria sa fille Louise au maître orfèvre François-René Renauld

le 29 mai 1770. Il a laissé 6 sonates pour son instrument, avec accompagnement de basse continue, qui furent éditées chez Girard-Leduc en 1785. Son rôle était celui d'un chef d'orchestre chargé de diriger les concerts de la cour. Il était secondé par un maître de musique, sorte de chef adjoint. Le premier à occuper cette charge fut Charles Piton qui était également maître de la Chapelle du roi. Lorsque ce dernier succéda à La Pierre en 1753, son emploi revint à Joseph Seurat, né à Bar-le-Duc en 1725, connu pour avoir écrit des cantates et des messes, mais surtout pour avoir composé la musique du « Prologue de Palissot », joué à l'occasion de l'inauguration de la statue de Louis XV sur la place Royale en 1755. Il mourut prématurément deux ans plus tard et fut remplacé par Léopold Bastien, déjà maître de chapelle de la collégiale Saint-Georges.

La musique du roi Stanislas, dont les instrumentistes et les chanteurs jouaient au concert et à la chapelle, demeurait à Lunéville. A Nancy se produisaient le Concert Royal, fondé en 1742 et protégé par la reine de Pologne, et l'Académie de Musique créée par François III en 1731. Le premier occupait son siège, l'Hôtel des Pages, sur la Carrière, le second, destiné aux représentations lyriques, se situait aux théâtres, à Nancy et à Lunéville. Si on ajoute à ces formations un ensemble d'instrumentistes assez conséquent se produisant à l'église primatiale, la cathédrale, on peut dire que la musique occupait une place très importante dans la vie du duché de Lorraine à ce moment. N'exagérons pas le nombre des musiciens, car beaucoup appartenaient à deux, voire trois orchestres différents.

Ainsi Simon Moinot, né en 1699, marié en 1756 et mort en 1773, était violoniste au Concert et organiste à la Primatiale. Etienne-Benoit Morel, maître de musique au Concert Royal en 1747, était violoniste à la cour. Christophe Poirel, né en 1720 et mort en 1786, était violoniste et claveciniste à Lunéville et organiste à la Primatiale.

Il existait également, comme à Versailles ou ailleurs, des corporations de musiciens regroupés par instruments, régies par un Grand Maître, lequel jouait lui-même dans un orchestre. Le plus connu était Jean Gréneteau, Grand maître des joueurs d'instruments de Lorraine et de Bar, qui fut anobli par François III en 1736 à Lunéville. Il était fils de François, intendant de la musique des ducs Charles IV et Charles V, mort à Nancy le 21 mars 1700, et a écrit le ballet "L'Exil d'Apollon" joué à Nancy en 1702. Son successeur fut Jean-Ignace Jeller, nommé en 1742, puis Julien-Cécile Baudeau, cité comme tel en 1759 et qui habitait encore Lunéville dix ans plus tard. Il était marié à Jeanne-Marguerite Mercier, violoniste au Concert Royal, qui lui donna un fils baptisé le 13 novembre 1750, Léopold-Clément, qui devint violoniste à la chapelle de Louis XVI en 1777. Son parrain était le marquis de Bassompierre.

Vous paraissez surpris que Madame Baudeu fut musicienne au Concert Royal. Elle n'était pas la seule ; j'ai relevé également Catherine Huaut, engagée de 1738 à 1741 et morte à Nancy en 1761. On a oublié, durant le XIX^e siècle qui les avait proscrites, que des femmes furent volontiers engagées dans les ensembles instrumentaux des cours régnautes de l'Europe du XVIII^e, pas seulement pour tenir la harpe.

Il me faut citer également André-René Du Ronceray, violoniste et son épouse Perrette-Claudine Bied, cantatrice, tous deux appartenant à la chapelle ducale à Lunéville. En effet ils furent les parents de la cantatrice Marie-Justine-Benoite Du Ronceray, laquelle épousa en 1745 Claude-Simon Favart, directeur de l'Opéra-Comique et fut sa parfaite collaboratrice.

S'il resta peu de musiciens engagés par Léopold après 1737, on remarque néanmoins François-Nicolas Winand né en 1691, fils de François, organiste de Saint-Sébastien mort en 1706, protégé du souverain qui l'envoya étudier auprès de Pasquani à Rome. A son retour en 1711, il resta attaché en qualité d'organiste et de claveciniste à la cour ducale jusqu'à la disparition de celle-ci en 1766. Il mourut à Lunéville le 30 décembre 1771. Claude Mouchereul fut dans le même cas, puisque né en 1699, il fut enterré en l'église des religieuses de Sainte-Elisabeth le 29 décembre 1744, en qualité de facteur d'orgues du roi de Pologne. Louis Mougeot, violoniste, est déjà cité en 1720 puis de 1739 à 1741. Marie-Henry Mercier, né en 1669, fut grand maître des violons de Lorraine et de Bar durant les deux règnes, de 1708 à 1750 ; il jouait au Concert Royal et à la Primatiale et mourut le 25 décembre 1756.

Un personnage mémorable vécut lui aussi sous les deux princes, Pierre Noël, né en 1680 et mort le 2 juillet 1768. Il débuta comme musicien de Léopold et devint le trésorier-secrétaire de l'Académie Royale de musique sous Stanislas. A l'âge de 67 ans il eut un fils, Charles-Benoit, de son énième épouse Anne-Marguerite Dubois. Il occupait un poste important parmi les musiciens de la cour, faisant ou défaisant des carrières au gré de son bon vouloir ou de ses amitiés.

Comme la cour de Léopold, celle de Stanislas attira des artistes étrangers à la Lorraine. Dans le domaine musical, la famille Lorenzini occupa la Primatiale comme un terrain conquis mais ne se fit pas remarquer à la cour. Par contre, Stanislas protégea un compositeur du Palatinat dont il admirait la musique et l'attira en Lorraine. Jean-Gille-Paul Schwartzendorf, appelé plus communément Martini, est né à Freystatt en 1741, fils d'un maître de musique de cette cité. Pour lui, comme pour La Pierre, ce fut une aubaine car sa musique, pour plaisante qu'elle soit, n'est pas exceptionnelle. Il brilla dans la romance, et les opéras qu'il écrivit plus tard ne sont pas des chefs d'œuvres. Pour le moment, il s'installa à Nancy, au 4 de la rue Pichon, dans une maison qu'il se fit construire,

avec l'argent du roi, par l'architecte de la cour, Mique père. Il n'a guère laissé de trace à Nancy et sa présence à la cour lui aura permis d'apprendre la langue française qu'il ignorait totalement à son arrivée. On le retrouvera plus tard à la cour de France, où il entra au service de Louis XVIII en qualité de surintendant de sa musique, poste dans lequel il fut aussi effacé qu'en Lorraine.

Moins connu, mais à mon avis plus intéressant, François Le Prévost d'Exmes, est né peut-être à Caen le 29 septembre 1729. Homme de lettres et fin musicien, il entra dans les gardes du corps de Stanislas où il fut remarqué par le souverain qui le chargea d'écrire des divertissements pour la cour. Il reçut une mention honorable de l'Académie nouvellement fondée pour une "Ode" et écrivit plusieurs pièces lyriques jouées à Nancy, paroles et musique, dont "Les Trois Rivaux" et "La Réconciliation" en 1752 et 1758. Il quitta la Lorraine, fit fortune puis mourut dans la misère en 1799, sa grande timidité l'empêchant de s'imposer ou d'intriguer.

Il ne m'est pas possible de passer sous silence la présence dans la musique de la cour du célèbre hautboïste Ignacio Cecera, lequel arriva en Lorraine en mars 1755 et y resta quelques années. Il était accompagné du couple Maria-Dorothea et Franz Spurni, chanteurs et parents du soprano mozartien Dorothea Wendling.

Revenons à Louis-Maurice de La Pierre, bien installé dans ses fonctions, qui va songer à créer un foyer. Il n'a pas été sans remarquer, à Chambord ou à Meudon, la fille du premier valet de Stanislas, Mathias Salcinski dit Mathis, sans oser se manifester. Mais à présent qu'il était bien établi, il demanda la main de Thérèse-Catherine Salcinska, première femme de la reine, et fut agréé. Le mariage eut lieu le 17 février 1744 ; mais au préalable, le roi intéressa à la situation du nouveau ménage le financier Joseph Pâris dit Duverney, qui était son obligé. Le 11 janvier précédant les noces, il écrivit à son grand ami le chevalier Claude-François Noirod de Vauchoux la lettre suivante : *"Mon très chérissime Vauchoux, je ne saurais me dispenser à ne vous pas charger d'une commission qui est toujours pénible quand il est question de demander. Le placet ci-joint vous mettra au fait auquel je dois ajouter que rien ne me ferait tant de plaisir que si la chose pouvait être faisable. Je suis même sûr que vous vous intéresserez de bon cœur quand vous saurez que cet établissement de La Pierre le mettrait en état d'épouser la Mathis, fille de mon valet de chambre, pour qui vous avez des bontés et qu'il mérite de tous les honnêtes gens. Je n'écris pas à M. Du Verney, que j'embrasse tendrement. Montrez-lui cette lettre et expliquez-lui ce qui m'engage à le solliciter en faveur de l'établissement de la fille d'un très fidèle et émérite serviteur..."* La "chose" se fit rapidement, et avant le mariage, si on en croit la seconde lettre que Stanislas expédia le 23 du même mois, toujours à Vauchoux : *"Je suis pénétré de*

reconnaissance de la facilité du cher Du Verney avec laquelle il accorde sa grâce à La Pierre. Rien de si sûr que cela ne fait pas un établissement. Mais il espère qu'il se rendra digne des grâces de son bienfaiteur et que, par sa protection, il le fixera comme magasinier dans quelque place de guerre à la paix”.

Ces propos méritent éclaircissement. Je ne vous ferai pas l'injure, chers confrères, en vous rappelant l'importance de Duverney dans les tractations ayant amené le mariage de Louis XV avec Marie Leczinska, importance souvent attribuée à la marquise de Prie. Par contre, le rôle de Vauchoux est plus ignoré et plus discret. C'est lui qui apporta en mains propres à Stanislas, la lettre de Louis-Henri de Bourbon, lui annonçant que Louis XV avait pris la décision d'épouser sa fille Marie, et non pas l'infante d'Espagne. Le roi lui en garda une grande reconnaissance doublée d'une amitié indéfectible. Né trois ans avant Stanislas, il mourut la même année que lui en 1766. Colonel du régiment Royal Roussillon, maître de camp, commandeur de l'ordre militaire de Saint-Louis, il fut aussi gouverneur de Vesoul puis de Concarneau. Stanislas le nomma gouverneur de Dieuze, responsable de l'office des salines qui était d'un excellent rapport.

Pourquoi Stanislas ne s'est-il pas adressé directement à Duverney pour l'établissement de La Pierre ? Nous touchons là à de subtiles et pernicieuses coutumes diplomatiques ou politiques de cette époque, qui peuvent nous surprendre, mais qui étaient monnaie courante et qu'il serait trop long de développer. Aujourd'hui cette manière de procéder peut paraître légèrement hypocrite. Le terme “magasinier” désignait le responsable d'un établissement commercial d'armes et de nourriture destinées à l'armée et d'un bon rapport. La paix annoncée par Stanislas à la fin de sa lettre ne fut établie qu'en 1748, c'est-à-dire quatre ans plus tard, terminant la guerre de succession d'Autriche. J'ignore pour quelle raison Stanislas parle de se séparer de La Pierre et d'en faire un magasinier. L'intendant de la musique resta à son poste jusqu'à son décès et ne devint jamais commerçant. Mais peut-être touchait-il des dividendes issues d'un établissement commercial dans lequel il aurait possédé des parts.

On peut affirmer que La Pierre fut privilégié par Stanislas et profita de ses bienfaits. Une année après son mariage, le roi lui concéda un terrain sur une nouvelle place en construction à proximité de la place Royale, sur lequel il fit construire sa demeure. Il ne fut pas le seul à profiter de cette largesse : le peintre Léopold Roxin et les architectes Joseph Murlot, Claude et Richard Mique furent également les bienheureux bénéficiaires de cette faveur, sans oublier Emmanuel Héré. C'est ainsi que se bâtit à l'emplacement des anciens potagers de Léopold la nouvelle place Saint-Stanislas, qui ne prendra son nom définitif de place d'Alliance qu'en 1756, pour les raisons que vous connaissez.

Le couple Lapierre s'installa donc dans un bel immeuble sur la nouvelle et magnifique place et donna naissance à trois fils, nés à Lunéville où leurs parents demeuraient le plus souvent : Sébastien-Stanislas, filleul du roi et de la reine de Pologne le 20 novembre 1745, Jean-François-Népomucène le 11 mai 1749, qui fut gratifié d'une pension de 336 livres de la part du roi dès 1765 et Mathias-Louis-Maurice le 23 septembre 1750.

Il reste aujourd'hui peu de documents relatant la carrière de La Pierre à la cour de Lorraine. Il écrivit beaucoup moins d'œuvres de circonstance que son prédécesseur Desmarest. J'ai trouvé à la Bibliothèque du Conservatoire le manuscrit d'une "Pastorale pour la fête de la Reine de Pologne, duchesse de Lorraine et de Bar", grande cantate à plusieurs voix comportant des airs, des duos, des ensembles, etc., de 1740. J'ai recréé cette œuvre à Metz avec le Madrigal d'Ile-de-France, la Psalette de Lorraine et mon ensemble d'instruments anciens. A la bibliothèque de Nancy existe le texte d'un "Divertissement pour la fête du roi de Pologne", de la même année, dont la musique, est perdue. Par contre, les 4 cantatilles pour voix seule et symphonie, "L'Inconstance", "Danaé", "L'Amant vainqueur", et "La Pudeur", furent imprimées en 1748 chez Mme Boivin, Leclerc et Ballard à Paris. Elles ont été interprétées dans les années 1960 par Henri Huvenne, Jacques Herbillon, Georges Génin, Maria Posa, Henri Ledroit et Marie-Antoinette Jungmann, avec mon ensemble et exécutées lors de deux tournées en Pologne. L'une d'elle fut reprise par un élève de Christiane Stutzmann l'an dernier, sous l'inspiration et les directives de celle-ci.

Avec le motet "Veni creator Spiritus", manuscrit daté d'avril 1752, c'est tout ce qui reste de la musique de La Pierre. Pourtant, le musicologue réputé Henry Prunières a fait l'acquisition de deux volumes manuscrits grand in-folio, l'un de 108 pages, l'autre de 124 pages, dont le titre est : "Cantates françaises composées par Monsieur de La Pierre. 1728, dédiées à Monsieur le Chevalier de Buzerolle". J'ai établi la liste des pièces qui se trouvent dans ces deux cahiers. Au décès de Henry Prunières en 1942, je suppose que ces 9 cantates, un concerto et deux sonates sont entrés à la BN. En voici la description :

« *Le Baiser ravi* », cantate avec accompagnement de deux flûtes allemandes ou violes et basse continue. Paroles de Jean-Baptiste Rousseau, déjà mises en musique par Morin.

« *La chasse des Oiseaux* », cantate avec accompagnement de deux dessus de violon et basse continue. Paroles de Lagrange, déjà mises en musique par Robert.

« *Ariane* », cantate de dessus avec accompagnement de deux violons et basse continue.

« *Les Charmes du sommeil* », cantate de basse avec accompagnement de deux violons et basse continue.

« *Climène* », cantate de basse avec symphonie.

« *Ariane* », cantate de basse avec accompagnement de violons, flûtes traversières et basse continue.

« *Diane et Endymon* », cantate à deux voix avec accompagnement de deux dessus de violon, flûtes, basse de viole et basse continue.

« *L'Heure du Berger* », cantate de basse avec accompagnement de deux dessus de violon, flûtes et basse continue.

« *Le Mépris de l'Amour* », cantate de basse avec accompagnement de violons, basse de viole et basse continue.

- Concerto à 4 parties en sol mineur.
- Sonate pour deux violons et basse continue en la mineur.
- Sonate pour deux flûtes et basse continue en sol majeur.

Prunières a donné son impression sur ces œuvres datées de 1728, lesquelles *“...sans manifester un tempérament bien original, sont loin d'être méprisables. Elles témoignent d'une inspiration mélodique agréable et variée, d'un style facile et coulant. Plusieurs d'entre elles ne me semblent pas inférieures aux cantates d'un Bernier, d'un Bourgeois ou d'un Mouret”*. Prunières estime que La Pierre, dans ces cantates, témoigne de l'influence de Lully qui, à Paris, commençait à se faire moins fortement sentir. Déjà dans sa jeunesse, comme plus tard en Lorraine, La Pierre ne sut pas suivre les caprices de la mode, malgré de la grâce et une aimable invention mélodique. La raison en est surtout son admiration excessive pour Lully et Desmarest qui l'a empêché d'évoluer.

Le fils aîné de Louis-Maurice, Sébastien-Stanislas, épousa Marie-Anne Breton, qui lui donna trois filles. L'une d'elles, Marie-Françoise La Pierre (la Révolution a fait disparaître la particule), se maria le 13 juin 1795 à Lunéville, à Nicolas-Claude-Antoine Parisot, né à Bar-le-Duc le 5 décembre 1774, mort le 17 avril 1860, fils de Claude-Nicolas (1751-1787) et de Lucie Robert (1755-1841). Il était gendarme du roi, mais devint très vite président de la cour des monnaies de Nancy, directeur des contributions indirectes. Ils eurent cinq enfants dont Robert né à Lunéville le 31 mai 1799. Le fils de ce dernier, Robert également, né le 23 février 1860 et mort en 1930, épousa Elisa Fawtier (1868-1949) et fut professeur d'histoire à l'Université de Nancy, historien renommé et membre de l'Académie de Stanislas. C'est leur fils, Nicolas-René-Robert Parisot (1897-1965), architecte, qui me fit connaître sa parenté avec l'intendant de la musique du roi Stanislas et m'incita à jouer la musique de son ancêtre. Il demeurait 15 rue Sigisbert-Adam.

On pourrait s'étonner que La Pierre ait si peu composé durant ses fonctions en Lorraine. L'explication est fort simple : il passait tout son temps à l'organisation des nombreuses manifestations musicales et théâtrales dont le souverain était friand et auxquelles il souhaitait assister dans ses différents châteaux autres que celui de Lunéville. Stanislas séjournait souvent dans ses résidences secondaires à La Malgrange, Commercy, Chanteheux, Einville ou Jolivet. Quelque soit le lieu où il séjournait, Stanislas écoutait de la musique tous les jours et assistait au spectacle presque chaque soir, sauf le vendredi, où, par esprit de mortification, il se contentait d'un simple morceau de harpe, instrument dont jouait fort bien Madame de Boufflers.

La Pierre organisait les déplacements des musiciens, des chanteurs et des danseurs, choisissait les programmes et veillait aux répétitions. C'était l'essentiel de ses fonctions, comme au temps de Chambord et de Meudon, mais décuplé par la complexité des structures mises en place dans le duché. Il supervisait les différents ensembles instrumentaux et vocaux, mais également la troupe théâtrale de Claude-André Maizière et le corps de ballet de Pierre-Gabriel Gardel. Privé de la tranquillité d'esprit nécessaire à la composition musicale, il cherchait toujours des œuvres nouvelles. En plus de celles déjà citées de Seurat, Le Prévost et Léopold Bastien, d'autres musiciens de la cour furent joués devant le roi comme Guillaume Duclos, Pierre Margalé, et bien sûr Martini.

On peut également mentionner Deblois, né à Lunéville en 1737, qui écrit "Les Rubans", et dont le vrai nom était Charles-Gui-Xavier Vangrunnenrade, et Jacques Rault, auteur de "L'Hymne vainqueur", pièce héroïque donnée en 1736, à l'occasion du mariage de François III avec l'impératrice d'Autriche, souvent rejouée depuis. Même le médecin de la cour François-Joseph Callot, écrivit la musique de "L'Apothéose de la Maison de Lorraine" et "La Noce champêtre".

La Pierre programma également des compositeurs qu'il avait connus autrefois à Versailles, comme Jean-Joseph Mouret, de qui il fit représenter "Les Amours des Dieux", ballet héroïque en 4 actes, ainsi que "La Servante maîtresse" de Giovanni-Battista Pergolèse. Bien évidemment, les œuvres de son prédécesseur Desmarest étaient fréquemment au programme des festivités musicales, bien qu'à cette époque les compositions nouvelles étaient beaucoup plus prisées que les œuvres déjà entendues. Cela peut surprendre les mélomanes d'aujourd'hui qui ont en général une réaction de méfiance envers les auteurs contemporains.

Il ne se passa rien de très important dans la vie musicale lorraine durant les dernières années de l'existence de l'intendant de la musique du roi Stanislas. Il mourut le 1^{er} janvier 1753 et fut remplacé dans sa charge par Charles Piton, déjà maître de musique de la cour, si on en croit Jacquot. Or, si on se réfère à l'Etat général des appointements de la maison du roi au 25 novembre 1760,

noté par Guy Cabourdin^[7], son titre est toujours Maître de musique. Né en 1703 et mort en 1773, Charles Piton épousa Marie-Jeanne Bantin, née en 1705 et morte en 1777. Ils eurent neuf enfants, tous nés à Lunéville, dont certains moururent en bas âge : Charles-Jacques (1734-1784), diacre et chanoine, François-d'Assise né le 13 mars 1738, capitaine de cavalerie, Charles-Marie né le 16 juin 1739, Michel-Daniel, né le 22 septembre 1740, lequel épousa le 21 janvier 1778 en l'église Saint-Sébastien, Anne-Marie Béchet, âgée de 25 ans, dont ils eurent Charles le 5 novembre 1785, Jean-Baptiste né le 22 décembre 1741, Charles-François né le 22 mai 1743, Marie-Thérèse née le 24 octobre 1744, morte à Paris le 23 mars 1790, Jeanne-Catherine née le 31 janvier 1748 et Marie-Anne née le 31 janvier 1750, morte à Paris le 2 novembre 1795.

Je n'ai trouvé aucune œuvre musicale de Charles Piton ; mais je dois avouer que je n'ai pas tellement cherché....

La veuve de La Pierre, Thérèse-Catherine ne pleura pas trop longtemps son intendant d'époux, puisqu'elle se remaria avec Jacques-Joseph Pétat dit Montigny, valet de chambre de la duchesse Ossolinska puis du roi devenu veuf. Elle même devint lingère de Stanislas aux gages de 600 livres et mourut en 1791.

On connaît, grâce aux écrits de Gaston Maugras, Pierre Boyé et d'autres, la destinée des courtisans gravitant autour de Stanislas après le décès de celui-ci. On sait moins ce que devinrent les gardes, les domestiques, les artistes, dont les musiciens, qui virent leur avenir bien compromis, puisque les charges qu'ils occupaient furent supprimées. Certains partirent faire fortune en Russie, à la suite des Guibal. Je crois qu'il serait sage de se pencher sur le sort de ces malheureux lors d'une autre communication et, pour aujourd'hui, je vous propose, chers confrères, d'en rester là.



Discussion

Notre Présidente, Mme Christiane Dupuy-Stutzmann, après avoir remercié le conférencier, ouvre la discussion en soulignant l'importance de la musique à l'époque de Louis-Maurice de La Pierre. Elle se dit impressionnée par le fait que Stanislas ait réuni autour de lui un ensemble artistique de 60 instrumentistes et de 30 chanteurs. Qui plus est, ces musiciens furent particulièrement bien traités dans l'entourage du souverain de Lunéville, à la différence de ce qui se passait à Versailles. Contrairement aux habitudes actuelles (dans 95 % des cas, ce sont des œuvres déjà existantes qui sont jouées), au dix-huitième siècle, les programmes de concert sont fondés, dans leur très grande majorité, sur des partitions créées. Comme compositeur, Louis-Maurice de La Pierre s'est

montré peu prolix, mais cela se comprend dans la mesure où il était chargé de l'organisation de toutes les fêtes auxquelles Stanislas participait, non seulement à Lunéville, mais dans d'autres résidences, à Commercy et ailleurs. On peut s'étonner notamment qu'il n'ait pas composé de *Te Deum*, alors que c'était une tradition en France à l'époque. Il est vrai que Louis-Maurice de La Pierre faisait jouer les œuvres de Henry Desmarests qu'il admirait beaucoup (Celui-ci avait composé des *Te Deum*. Il mourut à Lunéville en 1741). De toute manière, le temps que Louis-Maurice de La Pierre pouvait consacrer à la création était réduit à la portion congrue (d'autant que son originalité musicale n'était pas exceptionnelle). On pourrait supposer aussi que des compositions ont été perdues ou emportées, sans retour, en Toscane et à Vienne. La discussion est ensuite prolongée grâce à M^{me} Durivau-Leyris et à Messieurs Rivail et Burgard. On s'interroge sur le rôle et la qualité des musiciens de Cour. Pour ce qui concerne les instruments à cordes, au fond, beaucoup de ces musiciens sont des violoneux qui voudraient être des violonistes. Il s'agit surtout de divertir les courtisans et de les faire danser. Le statut de ces « maîtres de musique », éminemment précaire, dépend en très grande partie de la générosité et de l'ouverture d'esprit de leurs protecteurs.



Notes

- [1] Si on en croit une mention dans le registre du Trésor de Savoie en date de décembre 1523, on rétribuait dans ce duché « des trompettes et vyollons » pour les danses populaires.
- [2] AM Narbonne, réunion des consuls le 1^{er} février 1645.
- [3] Celle de Molière interpréta « Le Médecin volant ».
- [4] ADH, 2E 62/58, registre de maître Pierre Fresquet, notaire à Montpellier.
- [5] ADH, 2E 58/64, registre de maître Jean Bompar, notaire à Montpellier, 21 septembre 1662.
- [6] Charles Dassoucy (1605-1679), poète et musicien qui les a beaucoup fréquentés, dit, dans « Les Rimes redoublées », que La Pierre fit de « bonnes affaires » à Turin.
- [7] Guy CABOURDIN, *Quand Stanislas régnait en Lorraine*, édition Fayard, 1980.